

Laval théologique et philosophique



In memoriam Jacques de Monléon

Thomas De Koninck

Volume 39, Number 3, octobre 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400055ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400055ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

De Koninck, T. (1983). *In memoriam* Jacques de Monléon. *Laval théologique et philosophique*, 39(3), 361–362. <https://doi.org/10.7202/400055ar>

IN MEMORIAM

Jacques de Monléon

Le 1^{er} juillet 1981 s'éteignait à Paris, parmi les siens, Jacques de Monléon, professeur invité à la Faculté de philosophie pendant trente-trois ans. Après que Maurice Roy, alors secrétaire de la Faculté, l'eût invité une première fois en 1934, en même temps que Charles De Koninck, il revint fidèlement chaque année, pour le trimestre d'automne, jusqu'en 1973 ; ne firent exception que les années de guerre (1939-1945), où il demeura en France, et, après la guerre, deux années complètes à Québec en compagnie de sa nombreuse famille. Il était concurremment professeur à l'Institut Catholique de Paris (depuis 1929) ; même après sa retraite en 1973, et jusqu'à sa mort, il continua d'enseigner, comme professeur à l'Université Libre des Sciences de l'Homme.

Né à Roquebrune, Cap Martin, en France, le 18 juillet 1901, Jacques de Monléon fit ses études secondaires au Collège St-Jean, à Fribourg, en Suisse, et ses études supérieures à l'Université d'Aix-Marseille et en Sorbonne. Licencié en droit (1923) et licencié ès lettres (1924) de l'Université d'Aix-Marseille, il obtint un diplôme d'Études supérieures à l'Université de Dijon en 1927, et un doctorat en philosophie de l'Institut Catholique de Paris en 1952. Il était Chevalier de la Légion d'Honneur. L'Université Laval lui témoigna publiquement son estime et sa reconnaissance en lui décernant un doctorat honorifique en 1970.

On n'a pas encore établi le bilan de son œuvre écrite, qui comporte des inédits dont on prépare en France la publication, ainsi qu'une correspondance extrêmement importante. Encore que ses articles en diverses revues fussent relativement nombreux, la qualité remarquable de leur style, le souci persistant qu'ils manifestent de l'essentiel, leur pénétration, tous ces traits faisaient regretter qu'il ne pût trouver le loisir de publier davantage. La *Note sur la division de la connaissance pratique* (Revue de philosophie, 1939), fit date, comme en font foi les générations d'étudiants qui ont eu à s'y reporter. Non moins marquants furent les articles qu'il confia au *Laval théologique et philosophique* ; tels *Note sur le Cogito* (1946), *Petites notes autour de la famille et de la cité* (1947), *Digressions préliminaires et indéfinies de connaissance morale* (1951).

Jacques de Monléon fut élève de Maurice Blondel, et proche de Jacques Maritain durant les années 30. Il se disait d'abord attaché à l'école thomiste, en particulier à Cajetan et à Jean de Saint-Thomas, et ne cachera pas son désaccord face

à la critique constante que ces auteurs commenceront à subir dès les années 40 au sein de notre Faculté. En revanche, il se retrouvait tout à fait dans le respect qu'on y professait à l'égard de saint Thomas lui-même, dans le retour aux Grecs, dans l'ouverture aux sciences, aux problèmes contemporains, aux questions communes des humains. Au départ, Charles De Koninck et lui, liés par une amitié profonde, partageaient les mêmes sujets, avec un enthousiasme qu'atteste éloquemment la correspondance : ainsi la dialectique, puis la philosophie politique et l'étude du marxisme orthodoxe, firent-ils l'objet de ses premiers cours et de ses premières conférences publiques. On sait moins que, déjà au cours des années 30 également, il travaillait de concert avec Maurice Dionne à la question de la connaissance pratique : une lettre du 20 août 1939 fait état de « l'intelligence puissante » de celui-ci, ajoutant : « c'est vraiment quelqu'un de considérable ». Sa contribution propre aux multiples débats d'idées — les fondements du marxisme, la place de la philosophie de la nature, la théorie de l'évolution, l'existentialisme, la primauté du bien commun, l'analogie — qui furent une source majeure du dynamisme interne de la Faculté de philosophie des années 30 à 60, et de son rayonnement à l'étranger, aura été double. D'abord quant au fond : sa part fut certaine, par exemple, dans la thèse défendue ici que le thème central soulevé par l'existentialisme, c'était la question du bien et de l'agir, avant même celle de l'être. Mais tout autant sur le plan personnel et social : grâce à sa passion de vérité, son humour très souple et son naturel enjoué, ses exceptionnels talents littéraires, il stimulait l'échange des idées, rassérénait le climat, encourageait la diffusion de la pensée. Il se déclara cependant toujours en dette de la vitalité intellectuelle du milieu culturel québécois, plus spécialement de l'Université Laval, animé entre autres, outre ses amis philosophes et théologiens, par Alphonse-Marie Parent, Félix-Antoine Savard, Luc Lacourcière, Maurice Lebel, Cyrias Ouellet, Jean-Charles Falardeau, Adrien Pouliot et leurs successeurs, qu'il tenait tous en haute estime.

Toutefois, à la racine et au tréfonds de l'enseignement et de l'influence de Jacques de Monléon se découvrent en premier lieu, à mon sens, deux traits : sa foi et son engagement de chrétien, d'une part, sa vive sympathie pour la jeunesse étudiante, de l'autre. Il n'était jamais plus lumineux que lorsqu'il parlait de la miséricorde, son sujet théologique de prédilection. Le thème qui revenait le plus fréquemment dans ses cours et dans ses propos était celui de la motion ou de l'attraction du bien, du poids de l'amour : *pondus meum amor meus* (*Confessions*, XIII, 9,10). Il reconnaissait dans les revendications des jeunes (autour de 1968 en particulier) le plus grand des défis : ce *désir de sens* que ne satisfont ni la science, ni la technologie, ni même la Cité et qui est d'un monde qui puisse être *dit*, conçu et manifesté, en lequel « l'homme habite poétiquement », selon le mot de Hölderlin, où la parole réponde enfin au désir et s'y unisse, comme dans l'aveu d'amour.

Que son épouse Jacqueline, leurs huit enfants et tous les siens croient à la profonde et la plus reconnaissante sympathie de ses anciens étudiants et collègues et de ses amis de Québec.

Thomas DE KONINCK